

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à NADAUD

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

« LE FRONT UNIQUE DU PROLÉTARIAT »

Autres temps, autres mœurs. Ce ne sont plus des ordres qui nous viennent de Moscou, aujourd'hui à l'égard du prolétariat, mais des suggestions, des conseils... amicaux.

A un mois de distance, l'Exécutif de l'Internationale Communiste a changé de ton envers nous ; on ne parle plus de condamner ou de mépriser les anarchistes et les syndicalistes intégraux, mais on fait appel à eux pour « servir les rangs », faire « tomber les barrières » et créer le front unique du prolétariat avec « les communistes et les socialistes démocrates ».

Les social-démocrates c'est-à-dire, Jean Longuet et ses troupes, Paul Boncour et ses fidèles... Ah ! que le temps est loin, pour Zinoviev, des conditions et des excommunications majestueuses !

D'autre part, un télégramme de Boris Souvarine à l'Humanité communique le texte intégral d'un nouveau radio de Lozovski à Oudegost.

voilà notre formule. En bas, tous exploités, tous douloureux, tous révoltés ou en puissance de révolte. Tous solidaires. Tous ensemble contre l'autorité capitaliste, contre l'Etat — dans le syndicalisme et par le syndicalisme seulement.

Et si nous ne pouvons plus supporter à la tête des organisations ouvrières les hommes de la rue Lafayette, c'est, encore une fois, que nous nous souvenons de Fernand Pelloutier quand il définissait le rôle des militants : « Pura de toute ambition, prodiges de nos forces, prêts à payer de nos personnes sur tous les champs de bataille, et après avoir « rossé la police, bafoué l'armée, reprenant, « impassibles, la besogne syndicale, obscure, « mais légitime. »

La base unique du Proletariat !

André COLOMER.

Sacco et Vanzetti sont toujours en danger

Dans notre numéro de l'avant-dernière semaine, le camarade Descarsin jetait le cri d'alarme en faveur des deux innocents que la haine tenace de la justice américaine tient toujours dans ses griffes. Les nouvelles qui nous viennent d'Italie et d'Amérique nous apprennent, en effet, que la vie de Sacco et Vanzetti est aussi sérieusement menacée qu'elle l'était avant le 1^{er} novembre.

Les juges d'instruction Webster Tayer et Katzmann ont refusé la révision du procès des deux anarchistes italiens, révision demandée par leurs avocats. Il ne reste plus à ces derniers que la ressource d'en appeler à la Cour suprême des Etats-Unis. Il ressort maintenant clairement que la sentence de mort ne fut différée qu'en vue d'apaiser la colère menaçante et agressive du prolétariat mondial. On temporisa pour laisser passer le temple. On escamota et on escompta encore la lassitude de tous les travailleurs qui dans un bel élan de fraternité internationale ont protesté contre l'ignoble condamnation. La justice américaine espère, en faisant traîner le procès, que l'agitation s'affaiblira de plus en plus. Quand elle le croira apaisée, elle accomplira sournoisement son crime en livrant au bourreau les deux propagandistes d'un idéal de beauté et de bonté.

Il ne faut pas que cela soit. Sacco et Vanzetti ne doivent pas être abandonnés aux griffes capitalistes ; nous nous devons de les rendre à leur famille, à leurs amis, à la liberté, à la vie. En Amérique et en Italie, des meetings de protestation ont lieu un peu partout. La classe ouvrière se dépense pour la libération de deux de ses siens et des meilleurs. La presse sincèrement révolutionnaire mène inlassablement le beau et utile combat. *Umanità*, *L'Avvenire*, *Anarchico*, *Il Vespri*, *Anarchico*, *Il Proletario* de Chicago, et bien d'autres journaux d'avant-garde avertissent, dans de pressants appels, les travailleurs de tous les pays qu'il est plus que jamais indispensable de protester contre le crime qui ne peut se perpétrer que par la lâcheté de tous.

A l'œuvre donc pour sauver deux innocents ! Tout le prolétariat sans distinction de doctrine, de nuance et de parti doit se lever et crier son indignation jusqu'à les sortir de leurs geôles. Le peuple révolutionnaire de Paris ne peut oublier son passé et se faire, par son silence, le complice d'un verdict de classe. Qu'il songe qu'à Boston la cause de Sacco et Vanzetti a ému même des bourgeois, tant elle est juste. De nombreuses personnes, parmi lesquelles une « riche dame » de Brooklyn, Mme Glendover Evans, se sont intéressées au monstrueux procès et ont pris fait et cause pour les deux victimes du capitalisme d'outre-Atlantique. Qu'il se rappelle que durant ce procès treize témoins furent cités par l'accusation pour reconnaître en les inculpés les occupants de l'automobile qui servit pour commettre l'assassinat et le vol de quinze mille dollars à South-Brantree. Aucun d'eux ne put positivement accuser Sacco et Vanzetti et leurs contradicteurs amenés par les questions précises de la défense, démasquèrent leur mensonge flagrant. Un des plus importants témoins de l'accusation, Neal Schelliey, qui avait assisté à l'assassinat pour lequel Sacco et Vanzetti furent condamnés, affirma avoir vu deux malandrins monter sur une automobile après le meurtre, mais ajouta qu'il ne pouvait dire absolument qu'il reconnaissait ces malandrins en Sacco et Vanzetti. Il le croyait seulement. La déposition de Neal contribua cependant en grande partie à faire condamner nos deux camarades. Un autre témoin de l'accusation, James E. Boston, qui déclara se trouver près des meurtriers, fut confronté avec plusieurs individus parmi lesquels Sacco et Vanzetti, et il ne put se prononcer. Deux femmes, Mary Eva Spaine et Frances Devlin, qui d'une fenêtre assistèrent à l'assassinat, accusèrent Sacco et Vanzetti, mais il fut prouvé, clair comme le jour par la défense, que ces deux femmes ne pouvaient avoir vu les deux assassins.

Et l'ensemble de ces opérations formera le front unique du Proletariat.

Cela n'est pas mal joué, convenons-en. C'est de l'excellente politique où l'on voudrait bien nous entraîner, bon gré, mal gré. Mais ça ne prend pas.

L'Union sacrée pour l'amour de la Démocratie ne rapporte pas plus aux prolétaires que l'Union sacrée pour l'amour de la Patrie.

Le front unique du Proletariat, cette volte-face abrupte qu'habile d'un gouvernement renouant à la manière dictatoriale la plus rude pour tomber dans l'opportunisme le plus souple ! Le front unique de la révolution cette complicité convenue avec tous les politiciens de la plus lâche collaboration de classe et tous les valets de l'Etat bourgeois ! Allons donc, c'est à l'affront unique du Proletariat qu'il faudrait dire !

Les politiciens feront tout ce qu'ils voudront chez eux ! C'est leur affaire et Souvarine, Lénine, Cachin pourront tomber dans les bras de Renoulet, de Longuet et d'Albert Thomas, sous la double bénédiction de Lénine et de Briand, cela ne nous donnera ni ne nous indignera. En politique tout est possible et tout arrive à se justifier.

Mais pour nos syndicats ? Bas les pattes ! Il n'y a pas d'ordres, ni de conseils, ni de machinations, ni de « combinazioni » machiavéliques qui tiennent sur le terrain ouvrier. Les prolétaires ne se laisseront pas plus « guider » par la ruse que par la violence. Ils aimeront faire leurs affaires eux-mêmes et choisir l'heure de la bataille ou celle du repos, sans avoir besoin des « radios » d'un lointain quartier général politique. Ils se souviennent encore des fières paroles de Fernand Pelloutier : « Proscrits du Parti, parce que, non moins révolutionnaires que Vaillant et que Guesde, aussi résolument partisans de la suppression de la propriété individuelle, nous sommes en outre ce qu'ils ne sont pas : des évoltés de toutes les heures, des hommes vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou matériel, individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat) et les amants passionnés de la culture de soi-même (1) ».

Les syndicalistes sont libertaires. Ils ne germent pas qu'un nom des travailleurs en crée de nouvelles formes d'autorité et d'oppression. Ils ne permettront pas non plus qu'on les entraîne par leurs organisations à des compromis et des complicités avec les gouvernements bourgeois.

Lénine veut traiter avec Briand ? Tout à son aise, mais qu'il le fasse seul, au lieu de chercher à entraîner dans sa danse politique les exploités du monde entier.

Quant à Lozovski, il devra se contenter d'un « tête-à-tête ». Nous n'assisterons pas à ces entrevues auxquelles il nous convie en son dernier radio. Les syndicalistes révolutionnaires sont unitaires. Mais ils croient justement que l'Unité du Proletariat peut se réaliser par la « base unique du Proletariat ».

Vingt-huit témoins qui se trouvaient sur les lieux des faits déclarèrent ne pouvoir reconnaître Sacco et Vanzetti comme les criminels.

Que le peuple révolutionnaire de France sache aussi de quelle façon la justice américaine s'en est prise pour « identifier » les auteurs de l'attentat de South Brantree. Ayant appris de certains témoins du drame leur signalement exact, elle affubla nos deux malheureux camarades d'un accoutrement se rapprochant le plus possible de celui qui lui fut dépeint. Ainsi travestis Sacco et Vanzetti furent mis sur une automobile semblable à celle dont se servaient les « malandrins » et ils furent conduits à travers les principales rues de Bridgewater, South Brantree, Dedham et Milford. Dans chacune de ces localités Sacco et Vanzetti furent contraints à s'exhiber. Voilà comment on les identifia avec les véritables auteurs de l'attentat.

De tels procédés ne peuvent ne pas émuvoir tous les hommes qui ont à cœur de défendre la vraie justice et la vérité et particulièrement le prolétariat français qui en d'autres circonstances

a prouvé ses sentiments généreux et humains. A l'atelier, à l'usine, au bureau, tout travailleur doit révéler l'affaire Sacco-Vanzetti dans toute son horreur et son ignominie. Tous les journaux d'avant-garde de Paris et de province se déjugeraient s'ils ne s'intéressaient comme il le faut à la cause des deux Italiens victimes de la répression bourgeoise. Le temps presse, il est urgent d'agir. La cause de Sacco et Vanzetti est celle de tous les opprimés, de la question de classe, de parti, de nationalité il y a la justice et la vérité.

Sacco et Vanzetti sont innocents. Ce serait à la honte de l'humanité d'avoir permis contre eux une quelconque condamnation.

Quant à nous libertaires, nous sommes décidés à crier toute notre indignation, tout notre dégoût et à protester de toutes nos forces contre le crime infâme qui est en train de se consommer. Pour la libération de Sacco et Vanzetti nous lutterons inlassablement.

Prolétaires de France à l'œuvre une deuxième fois pour enfin sauver Sacco et Vanzetti.

IL Y A UN AN...

En ce temps-là, il n'était question que de la Russie bolcheviste : l'œil fixé sur Moscou d'où leur parvenaient les rayons de « l'Astre » éblouissant ; l'oreille ouverte aux moindres bruits qui leur apportèrent l'écho de la formidable « Voix » ; le cœur tendu vers les espoirs ou les appréhensions que leur venaient tout à tour les étonnantes péripéties de l'incomparable « Tragédie », les peuples se passionnaient, en l'attente angoissée des lendemains où qu'ils avaient placé toutes leurs espérances.

Après avoir salué d'enthousiasmes acclamations le geste libérateur de leurs frères de Russie, partout les spoliés et les asservis, victimes du capital exploiteur et de l'Etat tyranique, vivaient dans l'attente de ce qui allait définitivement résulter de ce geste.

Ces dictateurs d'hier seraient-ils à jamais vaincus et l'odieux passé d'oppression et de misère serait-il pour toujours anéanti ? Les dictateurs d'aujourd'hui par leurs inextinguibles feux de lumière, de fraternité, de bien-être et de liberté ?

Chez les uns : le plus grand nombre, la foi aveugle était telle que le doute était tenu pour sacrilège et toute parole d'insulte considérée comme impie et blasphématoire.

Chez les autres : minorité infime, mais envahissante, le délire des premiers temps avait fait place peu à peu à un désenchantement mélancolique et irrité. La dictature du Parti Communiste sur le peuple russe leur inspirait des craintes que des informations venues en ligne directe et de source pure transformaient en douloureuses certitudes.

Longtemps, bien longtemps, trop longtemps peut-être, cette minorité crut devoir garder le silence, tant il lui répugnait de fournir des armes à la réaction internationale coalisée contre la Russie révolutionnaire et de prendre une attitude qui pouvait le situer, même en apparence, parmi les contempteurs et les ennemis de la révolution russe.

Un jour vint cependant où il fut nécessaire de parler et, ne reculant plus devant le devoir à accomplir, cette minorité s'affirma.

C'est, si j'ai bonne mémoire, le 16 janvier 1918 : il y a un an, pas plus.

L'Union anarchiste — c'est elle qui constituait cette minorité lucide et vaillante — avait organisé, dans la vaste salle de la rue Grange-aux-Belles, un grand meeting. L'assistance était énorme.

Un vieux militant exposa le point de vue libertaire. Il était en proie à une violente émotion et son cœur était déchiré par la tristesse qu'il ressentait. Mais sa conscience lui prescrivait de dire toute sa pensée, toute celle de ses amis, et il n'écoula que la voix de sa conscience :

« La dictature commence à donner les fruits qu'elle porte fatalement en soi. Elle étouffe les initiatives, elle juggle la pensée, elle ruine les résultats acquis par l'effort initial des masses en révolte ; elle rétablit, en les marquant de nouveaux vocables, les institutions de servitude et de famine ; elle confisque au profit d'un parti les privilèges dont le peuple insurgé a dépossédé les tenants du tsarisme ; elle égorge la Révolution naissante.

« Une fois de plus, après avoir chassé leurs anciens tyrans, les paysans et les ouvriers vont être replacés sous l'écrasante domination de nouveaux despotes. La terreur leur la raison. C'est, à échéance plus ou moins longue, la mort de la Révolution russe et la paralysie du mouvement mondial.

Tel fut, appuyé sur des faits indéniables et des arguments vigoureux, le thème développé par l'interprète, ce jour-là, de la pensée anarchiste.

Sans tenir compte des trente-cinq ans de lutte incessante, loyale, ardente et féconde qu'il avait menée contre le régime capitaliste, oubliant, en un instant, l'apostolat révolutionnaire auquel ce vétéran des batailles anarchistes avait consacré ses forces, les jeunes communistes éprouvés qui se trouvaient en nombre dans la salle ne lui épargnèrent rien des outrages, des défis et des menaces que peuvent, en de telles circonstances, inspirer le dépit et la rage impuissante.

Et, quelques jours après, un journal qui porte mal un bien beau titre traitait de contre-révolutionnaires le vieux militant et les anarchistes restés, comme lui, indécrottablement fidèles à leur idéal révolutionnaire.

tant d'être des réalistes et d'alimenter leurs conceptions aux sources mêmes de l'expérience, ces imprudents et ces impudents ont souvent répété que les anarchistes n'apprennent rien des événements et qu'ils sont d'incorrigibles doctrinaires ; ils ont fréquemment prétendu que les anarchistes ne font que des rêves et des illusions, qu'ils sont, en mépris des réalités et des enseignements qu'elles comportent, d'assoupir les faits mouvants à la rigidité de leur doctrine ; ces présomptueux se sont maintes fois ingénies à prouver que, seuls, ils sont en possession des méthodes de combat qui s'adaptent aux nécessités de l'heure.

Desormais, la preuve est faite — preuve d'autant plus décisive que ce sont eux qui n'apprennent rien des faits, eux qui font le rêve insensé de conditionner les circonstances d'après leur conception, eux qui sont d'incorrigibles « doctrinaires ».

La preuve est faite aussi que l'anarchisme n'a à réviser ni sa doctrine, ni ses méthodes, ni son action, puisque sans cesse et dans les occurrences les plus décisives, les faits viennent confirmer la justesse de sa doctrine, l'efficacité de ses méthodes et la rectitude de son action.

SEBASTIEN FAURE

Contre deux extraditions

Des rumeurs d'une extrême gravité viennent encore augmenter notre inquiétude sur le sort de nos compagnons de souffrances : Louis Nicolau et sa compagne Joaquina Concepcion, incarcérés en Allemagne.

Il est sérieusement question de ramener aux sbires de l'infâme gouvernement espagnol ce couple de révolutionnaires. Si cela se produit nous pourrions d'avance affirmer que leur compte est bon. Et nous pourrions, hélas ! ajouter leurs noms à cette longue « liste de compagnons qui ont été assassinés pour avoir prêché la fraternité universelle ».

Néanmoins, nous gardons un vague espoir que cette nouvelle n'est pas exacte ; car, si les faits la confirmaient nous pourrions nous écrier sans aucune sorte de pessimisme que l'Internationale n'est qu'un fantôme agaçant des charlatans.

Au début de cette triste affaire nous crûmes que par une action énergique les syndicalistes révolutionnaires allemands parviendraient à faire rendre à la liberté Louis Nicolau et Concepcion Joaquina, qui ont été arrêtés arbitrairement puisqu'ils n'ont rien commis de répréhensible en Allemagne et qui ne sont poursuivis en Espagne que pour un « crime » politique. Les révolutionnaires allemands semblent n'avoir pas accompli tout leur devoir à l'égard de ces deux camarades. Comme tout n'est pas perdu — que Nicolau et Concepcion Joaquina sont toujours en Allemagne — le prolétariat allemand peut encore les sauver ; mais qu'il se hâte.

Quant à nous, révolutionnaires de France, apportons au plus vite notre part d'efforts pour la libération de nos deux amis et pour le respect du droit d'asile.

E. GAUCHO.

AUX ANARCHISTES DE LA RÉGION PARISIENNE

Samedi prochain, 14 janvier, à 20 h. 30, salle Pelloutier, Maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau (métro Gambetta), assemblée générale de l'UNION ANARCHISTE.

A l'ordre du jour : Compte rendu du Congrès anarchiste international, Attitude du LIBERTAIRE et des anarchistes vis-à-vis de C. S. R. Réorganisation de l'U.A. et questions diverses.

Les sujets à traiter sont pressants et sérieux, aussi prions-nous les camarades d'être sans faute au rendez-vous, samedi prochain.

Pour prendre date

Nous prévenons tous les camarades, tous les amis et les admirateurs de Cottin, que l'Union Anarchiste organise rue Grange-aux-Belles, pour le dimanche 22 janvier (dans 9 jours), un Grand Meeting en faveur du prisonnier d'Etat retenu, en dépit de tout bon sens et de toute justice, à la Maison Centrale de Melun.

A cette réunion nous exposerons les nobles raisons qui ont poussé notre énergique Cottin à l'acte que l'on sait. Nous dirons aussi les sales sentiments qui animent à son égard les actuels gouvernants.

Pour annoncer notre meeting nous allons éditer 10.000 tracts en plus de affiches, car nous craignons que des affiches ne soient lacérées par la fureur. C'est dire que nous avons grand besoin de concours des copains.

Il faut que notre meeting ait un grand retentissement. Il faut qu'il apporte un réconfort moral à mille autres nous qui la-bas souffre de son isolement. Il faut qu'il soit un avertissement à ces tortionnaires qui de iré ou de force de nous le rendre un jour.

Camarades, passez donc prendre aux bureaux du Libertaire, à partir de dimanche soir, les tracts annonçant notre Grand Meeting et vous les distribuerez et aurez pour sa réussite.

PAYSAGE TRISTE

Janvier. C'est la bourrasque et la neige sans fin.
Qui s'étale à perte de vue
Dans le désert de l'étendue ;
Tout espoir de soleil est chimérique et vain :
Comme il neigeait hier, il neigera demain.

Dans l'uniformité de ce décor sans vie
Qui jette à l'amour un défi,
L'humble village enseveli
Incline vers le sol où sa torpeur s'appuie
Ses toits lourds d'esclavage et de mélancolie.

La rivière en son lit traîne d'épais glaçons
Qui feront d'elle une captive ;
Et la chanson douce et plaintive
Que son murmure oppose aux mornes aquilons
Se termine en sanglots sous les arches des ponts.

L'oiseau voudrait s'enfuir devant cette avalanche
Qui transfigure la forêt,
Où le grand chêne, avec regret,
Ne pouvant plus conter fleurette à la pervenche,
Prend les airs d'un vieillard à chevelure blanche.

La montagne et la plaine ont un visage égal
Dans l'apreté de leur misère ;
Le même effroi les désespère
Sous le déchaînement de l'ouragan brutal
Qui poursuit dans l'espace un galop triomphal.

Et le vol des corbeaux, comme un noir sortilège,
Plane au-dessus de nos destins,
Car, hélas ! les jours sont lointains
Où tous les malheureux que la famine assiege
Auront leur part du blé qui germe sous la neige !

Eugène BIZEAU.

Nous le sauverons !

Une intéressante campagne d'agitation étant commencée en faveur de Cottin, il nous paraît utile de tracer rapidement les circonstances, les causes qui ont pu le déterminer à accomplir son acte. Nous croyons d'ailleurs que le meilleur moyen de faire admettre au peuple le geste de Cottin, et par cela même de l'inciter à délivrer celui-ci, est de lui faire comprendre les raisons de sa révolte.

Quelques années avant la guerre, le mouvement révolutionnaire devenait important. L'impuissance des gouvernants à enrayer cette évolution était de plus en plus évidente. Et la guerre parvint alors la ressource suprême qui restait aux dirigeants pour consolider leur pouvoir défaillant.

Certains d'avoir l'appui des gros fabricants trop heureux de trouver à leur marchandise de faciles débouchés, fusent au prix de millions de vies humaines, les maîtres du pouvoir, exploitant certains incidents, les provoquant même, eurent tôt fait de préparer le cataclysme.

Et brusquement ce fut la guerre... Des hommes considérés, à tort ou à raison, jusqu'alors comme les pionniers d'une société meilleure renoncèrent lâchement leur patrie, participèrent d'une façon active à l'assassinat collectif.

La classe ouvrière gagnée par l'ambition patriotique, désespérée par la défection de ceux qu'elle considérait comme ses meilleurs défenseurs, accepta de contribuer à l'œuvre de mort. Pendant cinq ans « d'Union Sacrée », la plus sanglante, la plus affreuse des guerres durs, causant la mort de millions de jeunes hommes.

On emprisonna ou on fusilla les quelques individualités qui, bravement, refusèrent de participer à la tuerie. On interdit toute parole, tout écrit contraire à la vérité officielle.

La véritable générale jointe à la corruption parlementaire permit à Clemenceau d'arriver au pouvoir et d'exercer sur le pays une dictature effrayante. Tout semblant de protestation, toute velléité de révolte, étaient impitoyablement réprimés.

Malgré ce régime de terreur, malgré ces persécutions, de bons camarades continuèrent la lutte contre la folie sanguinaire qui ensanguinait le monde. Cottin était parmi ceux-ci. Dévoué, actif, il allait partout vendant des brochures, les distribuant à ceux qui ne les pouvaient payer.

Sensible et généreux il souffrait profondément de constater la misère et les privations, conséquences de la guerre, endurées par le peuple. Il estimait, avec juste raison, les gouvernants responsables de la guerre parce qu'étant détenteurs d'une société autoritaire. Sa conscience, sa raison, se révoltaient lorsqu'il voyait quelques hommes (Clemenceau alors leur chef) faire impunément supprimer des milliers de jeunes existences.

Mais, pour un homme courageux, la pensée n'a aucune valeur sans l'action. Témoin de la passivité humaine, voulant à la fois ébranler le pouvoir existant et inciter les individus à l'action, il accomplit son acte, espérant qu'il ne serait pas infécond. Malheureusement il manqua son but, le vieillard vit encore et continua son œuvre malheureuse. Ce noble et courageux geste individuel de Cottin, nous ne pouvons que l'approuver. Admirant le geste, nous nous devons d'en défendre l'auteur.

Nous avons beaucoup écrit. Ce n'est pas suffisant. Nous nous illusionnons pas, les paroles, les écrits, ne seront rien sans l'action directe qui doit en résulter.

Si nous laissons Cottin s'éteindre sans avoir fait tout ce que nous sommes capables d'accomplir, nous devrions nous considérer moralement responsables de sa mort. Cela ne peut pas être, et nous sommes convaincus que le peuple, pour qui Cottin s'est dévoué, nous aidera dans notre action quotidienne.

Élevons donc énergiquement ; divulguons toute notre pensée, car si nous n'avons pas eu le courage, en agissant nous-mêmes, de multiplier le nombre des justiciers, il nous faut au moins délivrer celui qui matérialisa notre pensée : COTTIN.

R. VAILLANT,
GIRARD.

